

Franz Kafka

Rapport pour une académie

Éminents Académiciens,

Vous me faites l'honneur de me demander de fournir à l'Académie un rapport sur ma vie antérieure de singe.

Telle que vous la formulez, je ne puis malheureusement déférer à votre invitation. Près de cinq années me séparent de l'état de singe, un temps peut-être court pour le calendrier mais infiniment long quand on le traverse au galop comme j'ai fait, accompagné, il est vrai, à certains moments du parcours, de gens de tout premier ordre, de conseils, d'applaudissements et de musique d'orchestre, mais, au fond, seul, car la compagnie se tenait, disons pour rester dans l'image, de l'autre côté de la barrière. Cette performance n'aurait pas été possible si j'avais voulu continuer à prendre, durant tout ce temps, un intérêt personnel à mon origine et mes souvenirs de jeunesse. Le renoncement à toute espèce d'intérêt personnel a précisément été la loi suprême que je me suis imposée : moi, singe libre, j'ai consenti à ce joug. Du même coup mes souvenirs, à leur tour, se refermèrent de plus en plus. S'il est vrai qu'au début j'aurais pu encore choisir, à condition que les hommes me l'eussent permis, de revenir en arrière, de rentrer par la grande porte que fait le ciel au-dessus de la terre, à mesure que mon évolution, dont je fouettais la marche, faisait des progrès, la porte devenait plus étroite et plus basse; je me sentais toujours mieux, toujours plus enfermé dans le monde des hommes; la tempête qui soufflait de mon passé s'apaisa; aujourd'hui ce n'est plus qu'un courant d'air qui me rafraîchit les talons; et le trou lointain d'où il parvient et d'où je suis

moi-même venu un jour, est devenu si petit que, même si j'avais les forces et une volonté suffisantes pour refaire tout le chemin jusqu'à lui, j'y laisserais ma fourrure à vouloir passer au travers. Franchement parlé, si volontiers que j'use d'images pour dire ces choses-là, franchement parlé : votre état de singe, Messieurs, en admettant que vous ayez derrière vous un état de ce genre, ne peut pas vous paraître plus éloigné que le mien ne l'est de moi. Et pourtant, de tous ceux qui marchent sur cette terre, personne qui ne se sente chatouillé au talon : le petit chimpanzé comme le grand Achille.

Cependant, en un sens extrêmement limité, je puis peut-être répondre à la question que vous m'adressez, et si je le fais, c'est avec le plus grand plaisir. La première chose que j'ai apprise a été la poignée de main ; la poignée de main est un geste de franchise ; puisse donc, à présent que je me trouve au sommet de ma carrière, la franchise de mes paroles rejoindre cette première poignée de main. Elles n'apporteront rien d'essentiellement nouveau pour votre Académie ; tout ce que je pourrai dire restera très en-deçà de ce qu'on m'a demandé et à quoi je ne puis répondre malgré ma meilleure volonté. Mais enfin cela montrera au moins la ligne qu'a pu suivre un ex-singe pour s'introduire dans le monde des hommes et s'y fixer. Il me serait pourtant interdit de faire part du peu qui va suivre si je n'étais complètement sûr de moi et si la position que je me suis faite sur toutes les scènes de music hall du monde civilisé n'était désormais inébranlable.

Je suis originaire de la Côte d'Or. Sur les circonstances de ma capture j'en suis réduit au témoignage d'autrui. Des chasseurs envoyés par la Maison Hagenbeck — leur chef et moi-même avons depuis vidé plus d'une bouteille ensemble — des chasseurs étaient embusqués dans les broussailles de la rive, un soir où j'allais boire au milieu de ma bande. On tira, je fus le seul touché ; je reçus deux balles. L'une dans la joue ; elle m'a laissé tout de même une grande cicatrice rouge sans un poil, qui m'a valu le surnom répugnant, parfaitement immérité et inventé, on peut dire, par un vrai singe, de Peter le Rouge, comme si la seule différence entre moi et la bête de cirque qui s'est fait plus ou moins connaître ici et là sous le nom de Peter avant de crever il n'y a pas si longtemps, était cette tache rouge que j'ai sur la joue. Ceci en passant.

La deuxième balle m'atteignit sous la hanche. La blessure était grave; c'est à cause d'elle qu'aujourd'hui encore je boîte un peu. Dernièrement j'ai lu dans un article écrit par un des dix mille chiens que les journaux ont mis à mes trousses, ceci : ma nature de singe ne serait pas encore entièrement réprimée; la preuve en serait que j'enlève volontiers mon pantalon devant les visiteurs pour leur montrer l'endroit par où la balle a pénétré. Ce type mériterait qu'on lui fasse sauter à coups de fusil chacun des doigts de la main dont il se sert pour écrire. J'ai le droit, moi, d'ôter mon pantalon devant qui me plaît : on ne verra rien d'autre qu'une fourrure soignée et la cicatrice provenant d'une balle... employons ici pour désigner une chose précise un mot qui ne l'est pas moins, en souhaitant toutefois qu'on le comprenne bien — d'une balle criminelle. Tout est parfaitement clair, il n'y a rien à cacher; quand il s'agit de la vérité, une âme généreuse se moque des belles manières. Si c'était en revanche le scribouillard en question qui ôtait son pantalon quand il reçoit de la visite, cela prendrait en effet une autre allure et je veux bien mettre au crédit de son bon sens qu'il s'en soit jusqu'ici abstenu. Mais qu'il veuille bien aussi me ficher la paix avec sa délicatesse!

Après ces coups de feu je me réveillai — et c'est ici que mes propres souvenirs vont commencer — dans une cage, dans l'entrepont du navire de Hagenbeck. Il ne s'agissait pas d'une cage avec quatre grilles : il n'y en avait que trois sur les trois côtés d'une caisse; celle-ci faisait donc le quatrième mur. C'était trop bas pour s'y tenir debout et trop étroit pour s'y asseoir. Je restais donc accroupi, les genoux rentrés et constamment tremblants, et — comme au début il est probable que je ne voulais voir personne, seulement être dans le noir — tourné vers la caisse, avec les barreaux de la grille derrière moi qui m'entraient dans la chair. Cette façon de garder les bêtes sauvages passe pour avantageuse dans un premier temps, et mon expérience aujourd'hui m'oblige à dire que du point de vue humain c'est exact.

Mais à l'époque, je ne pensais pas à cela. Je me trouvais pour la première fois de ma vie dans une situation sans issue : sans issue devant moi à tout le moins; devant moi, c'était la caisse, avec des planches solidement clouées. Il y avait bien entre celle-ci, allant d'un bout à l'autre, une fente que

je saluai, lorsque je la découvris, avec le cri de bonheur de l'imbécile, mais cette fente ne suffisait même pas pour passer la queue et toutes mes forces de singe ne pouvaient l'élargir. Je dois, d'après ce qu'on m'a dit plus tard, avoir fait moins de bruit qu'il n'était normal, d'où l'on conclut qu'ou bien j'allais crever très vite, ou bien, si je survivais à cette première phase critique, je serais particulièrement apte au dressage. Je survécus à cette phase. Gémir sourdement, m'épucer à grand-peine, lécher sans plaisir une noix de coco, frapper du crâne les planches de la caisse, tirer la langue quand on m'approchait, telles furent les premières occupations de ma nouvelle vie. Mais dans tout cela un seul et même sentiment : pas d'issue. Je ne puis naturellement utiliser aujourd'hui que le langage humain pour retracer mes impressions simiesques de l'époque, et du même coup je les déforme, mais même si je n'ai plus accès à ma vieille vérité de singe mon récit indique au moins la bonne direction, il n'y a aucun doute là-dessus.

J'avais eu tant d'issues jusqu'alors, et maintenant plus aucune! J'étais coincé. Si l'on m'avait cloué, ma liberté de déplacement n'aurait pas été moindre. Et pourquoi tout cela? Gratte-toi jusqu'au sang entre les orteils, tu ne trouveras pas la raison. Pousse avec ton dos contre un barreau de la grille jusqu'à ce qu'il te coupe presque en deux, tu ne trouveras pas la raison. Je n'avais aucune issue, mais il fallait que j'en trouve une, car sans issue je ne pouvais vivre. Toujours face aux planches de cette caisse, j'en crèverais, inévitablement. Mais chez Hagenbeck la place des singes c'est d'être devant les planches d'une caisse. Soit. Eh bien, je cessai d'être un singe. Un clair et bel enchaînement d'idées qui a dû éclore quelque part dans mon ventre, car les singes pensent avec leur ventre.

J'ai peur qu'on ne comprenne pas bien ce que j'entends par issue. J'emploie le mot dans son sens le plus habituel, le plus plein. J'évite avec soin de dire liberté. Je ne parle pas en effet de ce grand sentiment de liberté de tous les côtés. Peut-être le connaissais-je, comme singe, et j'ai connu des hommes qui en rêvaient. Mais en ce qui me concerne, pas plus alors qu'aujourd'hui, ce n'était la liberté que je voulais. Entre parenthèses : on se dupe un peu trop souvent entre hommes avec la liberté. Et tout comme la liberté est à mettre au nombre des sentiments les plus éminents, le faux semblant qui lui corres-

pond est bien lui aussi un des plus éminents de son genre. J'ai souvent vu dans les Variétés, avant mon propre numéro, de ces couples de trapézistes évoluer sous le plafond. Ils prenaient de l'élan, se balançaient, sautaient, volaient dans les bras l'un de l'autre, ou bien l'un tenait l'autre par les cheveux avec ses dents : cela aussi c'est la liberté des hommes, pensais-je alors, le mouvement qui n'obéit qu'à lui-même. O dérision de la sainte nature ! Il n'y a pas de murs qui tiendraient sous le rire des singes voyant cela.

Non, ce n'est pas la liberté que je voulais. Seulement une issue, à droite, à gauche, n'importe où ; je n'avais pas d'autres exigences ; et quand bien même l'issue eût été illusoire, l'exigence était petite, l'illusion ne serait pas plus grande. Mais avancer, avancer ! Tout sauf rester là, les bras levés, collé contre la paroi d'une caisse.

Aujourd'hui, une chose est claire : sans ce calme extrême qui se fit en moi, je n'aurais jamais pu m'en sortir. Et vraiment, peut-être même tout ce que je suis devenu par la suite, je le dois au calme qui m'envahit après les premiers jours passés sur le bateau. Mais ce calme, il est probable que je le dois lui-même aux gens du bateau.

Ce sont de braves gens, malgré tout. Aujourd'hui encore, je me souviens avec plaisir du bruit de leurs pas pesants qui retentissaient alors dans mon demi-sommeil. Ils avaient l'habitude de tout faire avec une extrême lenteur. Si l'un d'eux venait à se frotter les yeux, il levait la main comme si un poids y était suspendu. Leurs plaisanteries étaient grossières mais chaleureuses. Leur rire s'accompagnait d'une toux qui sonnait dangereusement mais qui ne voulait rien dire. Ils avaient toujours dans la bouche quelque chose à cracher, qu'ils crachaient n'importe où. Et toujours ils se plaignaient de mes puces qui leur sautaient dessus ; mais ils ne m'en voulaient pas sérieusement ; ils savaient bien que mon poil convient aux puces et que les puces sautent ; ils s'y résignaient. Quand ils n'avaient rien à faire, quelques-uns s'asseyaient parfois en demi-cercle autour de moi ; ils parlaient à peine, échangeaient tout juste quelques grognements ; ils fumaient la pipe, allongés sur des caisses ; se frappaient les cuisses dès que je faisais le plus petit mouvement ; et de temps à autre l'un d'eux prenait un bâton et me chatouillait aux endroits

où j'aimais cela. Si on devait m'inviter aujourd'hui à faire un voyage sur ce bateau, je refuserais certainement l'invitation mais il n'est pas moins certain que les souvenirs auxquels je pourrais alors me laisser aller en retrouvant cet entrepont ne sont pas tous détestables.

Le calme que je parvins à acquérir dans la compagnie de ces gens fit en premier lieu que je m'abstins de toute tentative de fuite. Il me semble aujourd'hui que j'ai dû au moins pressentir qu'il me fallait une issue si je voulais vivre mais que cette issue n'était pas dans la fuite. Je ne sais plus si une fuite était possible mais je le crois; pour un singe la fuite devrait toujours être possible. Dans l'état où sont mes dents aujourd'hui, je dois déjà faire attention quand il ne s'agit que de casser des noix, mais à cette époque j'aurais probablement réussi avec le temps à sectionner le cadenas de la porte. Je ne l'ai pas fait. Qu'y aurais-je gagné? J'aurais à peine sorti la tête qu'on m'aurait rattrapé et enfermé dans une cage encore pire; ou bien j'aurais dû sans me faire voir chercher refuge chez d'autres bêtes, par exemple chez les boas d'en face, et périr étouffé par leurs embrassements; ou bien, à supposer que je sois même parvenu à me glisser sur le pont et à sauter par-dessus bord, les vagues de l'océan m'auraient bercé un petit moment et je me serais noyé. Autant d'actes de désespoir. Je ne calculais pas les choses aussi humainement; mais sous l'influence de mon entourage, je me comportais comme si je les avais calculées.

Je ne calculais pas, mais il est vrai que j'observais, très calmement. Je voyais ces hommes aller et venir, toujours les mêmes visages, les mêmes gestes, souvent il me semblait qu'il n'y en avait qu'un. L'homme ou ces hommes, donc, se déplaçaient sans être inquiétés. Un grand projet se mit à poindre en moi. Personne ne m'avait promis que si je devenais comme eux la grille se lèverait. On ne fait pas de promesses à des conditions apparemment impossibles à remplir. Mais qu'on les remplisse une fois, ces conditions, et les promesses apparaîtront après coup exactement là où on les aura auparavant cherchées en vain. En fait ces hommes en eux-mêmes n'avaient rien pour moi de très attirant. Si j'avais été un partisan de la liberté dont j'ai parlé tout à l'heure, j'aurais certainement préféré l'océan à l'issue que m'indiquait leur regard morne. Mais il y avait de toute façon longtemps que je les

observais avant d'en être venu à des pensées de ce genre et ce sont même ces observations accumulées qui me poussèrent dans la direction que j'ai dite.

Il était si facile d'imiter ces gens. Je sus cracher dès les premiers jours. Nous nous crachâmes alors réciproquement au visage; la seule différence était qu'ensuite je nettoyait le mien avec ma langue, eux non. Je fumai bientôt la pipe comme un vieux; si j'allais jusqu'à enfoncer mon pouce dans le fourneau, tout l'entrepont exultait; il y avait seulement cette différence entre la pipe vide et la pipe bourrée que pendant longtemps je ne compris pas.

Ce fut la bouteille de schnaps qui me donna le plus de peine. L'odeur me mettait au supplice; je me forçai autant que je pus; mais il me fallut des semaines pour me vaincre. Curieusement ces luttes intérieures étaient la chose que les gens prenaient le plus au sérieux chez moi. Je n'arrive pas à faire de différence entre eux, même dans mon souvenir, mais j'en vois un qui revenait toujours, seul ou avec ses camarades, la nuit, le jour, aux heures les plus diverses; il se postait devant moi avec sa bouteille et me donnait sa leçon. Il ne me comprenait pas; il voulait résoudre l'énigme de mon être. Il débouchait lentement la bouteille, puis me regardait pour voir si j'avais compris; j'avoue que je le suivais des yeux chaque fois avec une attention forcenée, dévorante; jamais sur la terre un professeur d'humanité ne trouvera pareil élève; une fois la bouteille débouchée, il la portait à sa bouche, moi plongeant mon regard jusque dans son gosier; il hoche la tête, il est content de moi, il met la bouteille à ses lèvres; moi, à mesure, émerveillé de comprendre, je pousse des cris, je me gratte en long et en large tout ce que je peux; cela lui fait plaisir, il ajuste la bouteille et prend une gorgée; moi, impatient, désespérant de l'imiter, je me souille dans ma cage, ce qui de nouveau lui plaît beaucoup; alors, écartant la bouteille à bout de bras et la ramenant à ses lèvres avec un grand geste, il se penche exagérément en arrière pour bien me montrer, et la vide d'un trait. C'en est trop pour moi, je suis exténué par le désir, je ne peux plus suivre et je reste affalé contre la grille, tandis qu'il termine la partie théorique de l'enseignement en se frottant le ventre avec une grimace de plaisir.

Seulement alors commencent les exercices pratiques. Ne suis-

je pas trop épuisé déjà par la théorie? Certes, bien trop épuisé. Cela fait partie de mon destin. Malgré cela, je saisis comme je peux la bouteille qu'il me tend; je la débouche en tremblant; à mesure que j'avance, de nouvelles forces se déclarent; je lève la bouteille, je ne diffère plus guère de mon modèle; je la porte à ma bouche et... et je la jette avec dégoût, avec dégoût bien qu'elle soit vide et que seule l'odeur l'emplisse encore, je la jette avec dégoût sur le sol. A la consternation de mon professeur, à ma consternation plus grande encore; ni lui ni moi ne trouvons d'apaisement dans le fait qu'après avoir jeté la bouteille, je n'oublie pas d'exécuter très bien les caresses sur le ventre et la grimace de plaisir.

La leçon, hélas, ne se déroulait que trop souvent de cette manière. A l'honneur de mon professeur je dois dire qu'il ne m'en voulait pas; il lui arrivait bien d'approcher sa pipe allumée de mon pelage, à quelque endroit pour moi difficile à atteindre, jusqu'à ce qu'il se mît à roussir; mais ensuite il éteignait lui-même le feu avec sa bonne main géante; il ne m'en voulait pas, il voyait bien que nous luttions du même côté contre ma nature de singe et que j'avais la part la plus difficile.

Mais quelle victoire aussi, pour lui comme pour moi, lorsqu'un soir, devant un cercle nombreux de spectateurs, — peut-être y avait-il une fête, un grammophone jouait, un officier allait d'un groupe à l'autre — lorsque ce soir-là, donc, à un moment où l'on ne m'observait pas, je saisis une bouteille de schnaps qui se trouvait posée là par hasard devant ma cage et, tandis que l'attention de la compagnie s'éveillait progressivement, je la débouchai comme à l'école puis, sans hésiter, sans même tordre la bouche, en buveur professionnel, avec roulement d'yeux et gargouillement du gosier, la bus vraiment, réellement, jusqu'au bout; et quand, ensuite, non plus d'un geste de désespoir, mais d'un geste d'artiste, je la jetai au loin, oubliant, il est vrai, de me frotter le ventre, mais en revanche, parce que je ne pus faire autrement, parce que cela voulait sortir de moi, parce que tous mes sens étaient ivres, bref... : je poussai un retentissant « Hallo », j'éclatai en une parole d'homme; je fis irruption avec ce cri dans la communauté humaine; et son écho : « Écoutez donc, il parle! » fit sur mon corps trempé de sueur l'effet d'un baiser.

Je le répète : je ne trouvais pas d'attrait à imiter les hommes : je les imitais parce que je cherchais une issue, pour aucune autre raison. Et puis, cette victoire était encore peu de chose. La voix me manqua aussitôt après ; elle ne revint qu'au bout de plusieurs mois ; ma répulsion à l'égard de la bouteille de schnaps se trouva même accrue. Mais il n'empêche que la direction à suivre m'avait été donnée une fois pour toutes.

Lorsqu'à Hambourg on m'eut remis à mon premier dresseur, je vis très vite les deux possibilités qui m'étaient ouvertes : le jardin zoologique ou le music hall. Je n'hésitai pas. Je me dis : essaye de toutes tes forces d'entrer au music hall ; c'est cela l'issue ; le jardin zoologique n'est qu'une nouvelle cage ; si tu y entres, tu es perdu.

Et j'appris, Messieurs. Ah, comme on apprend, quand il le faut, comme on apprend, quand on veut trouver l'issue ! On apprend devant soi sans se retourner. On est son propre surveillant, le fouet à la main ; on se lacère à la moindre résistance. Ma nature de singe prit ses jambes à son cou et roula loin de moi si vite que mon premier professeur en devint presque plus singe que moi, dut renoncer à son enseignement et entrer dans un asile. Il en ressortit bientôt, heureusement pour lui.

Mais de ces professeurs, j'en usai beaucoup, et même plusieurs à la fois. Lorsque je devins plus sûr de mes capacités, que le public eut commencé à suivre mes progrès et que mon avenir s'annonça brillant, j'engageai moi-même des professeurs ; je les installai dans cinq pièces en enfilade et je pris des leçons simultanées en bondissant sans arrêt d'une pièce à l'autre.

Ces progrès ! Cette pénétration de tous côtés des rayons du savoir dans un cerveau qui s'éveille ! Je ne le nie pas : cela me rendait heureux. Mais je l'avoue aussi bien : je n'y attachais pas plus de valeur que cela n'en a ; même à cette époque ; à plus forte raison aujourd'hui. Avec des efforts dont on n'a plus vu depuis lors l'équivalent sur cette terre, j'ai atteint le niveau de culture moyen d'un Européen. Ce ne serait peut-être en soi rien du tout, mais c'est tout de même quelque chose dans la mesure où cela m'a fait sortir de la cage, où cela m'a fait trouver cette issue particulière, cette issue d'homme. Il y a une expression excellente en allemand : « se tailler dans les bois » pour dire s'esquiver ; c'est ce que j'ai fait ; je me suis

taillé. Je n'avais pas d'autre voie, toujours à supposer qu'il ne s'agissait pas de choisir... la liberté.

Si je considère mon évolution et le but qu'elle a suivi jusqu'ici, je ne trouve lieu ni de me plaindre ni de me déclarer satisfait. Les mains dans les poches, la bouteille de vin sur la table, je suis moitié couché, moitié assis, dans mon rocking-chair et je regarde par la fenêtre. Si j'ai un visiteur, je le reçois convenablement. Mon impresario se tient dans l'antichambre; quand je sonne, il vient et il écoute ce que j'ai à dire. Le soir j'ai presque toujours ma représentation et mon succès est tel que je ne puis guère l'imaginer plus grand. Si je reviens tard dans la nuit, de banquets, de colloques académiques, de réunions amicales, je suis attendu à la maison par une petite chimpanzée à demi dressée et je prends avec elle un peu de bon temps, comme cela se fait entre singes. Dans la journée je ne veux pas la voir; à cause de cette expression égarée, de cette folie qu'il y a dans son regard de bête dressée; il n'y a que moi qui m'en rende compte, et je ne le supporte pas.

Dans l'ensemble je suis en tout cas parvenu à ce que je voulais. Qu'on n'aille pas dire que cela ne valait pas la peine. Du reste je ne veux pas de jugement d'homme, je veux seulement propager des connaissances, je présente simplement un rapport : à vous également, Messieurs de l'Académie, j'ai simplement présenté un rapport.

Traduit par Jean Launay.